

Paysage, espaces, territoire : représentations mixtèques (Mexique)

ESTHER KATZ

LE PAYS MIXTÈQUE aurait enchanté les « voyageurs » du XIX^e siècle en quête de sensations fortes. Ils se seraient pâmés d'admiration devant les immenses flancs de montagne sur lesquels les nuages projettent des taches sombres, les chaînes alignées les unes derrière les autres au bout desquelles brille la ligne argentée de l'océan Pacifique, les vallées encaissées traversées de cascades et de torrents, ou encore les amples vallées raviniées où n'apparaît plus que la couleur ocre de la terre érodée. Or les habitants de cette région attribuent à leur paysage un qualificatif de laideur : les terres escarpées, prédominantes dans cet environnement, sont « laides », tandis que seules sont « belles » les terres planes, rares en ces lieux.

Le milieu physique

Le pays mixtèque – en espagnol *la Mixteca* – est situé au sud du Mexique. Il couvre la moitié occidentale de l'État d'Oaxaca, le sud de l'État de Puebla et la frange orientale de l'État de Guerrero. Il est constitué du Bassin de Tlaxiaco, portion sédimentaire marine formée au primaire sur un socle métamorphique du

précambrien et du primaire, de la Sierra Madre del Sur, formée au secondaire par un soulèvement des côtés du Bassin, et de la plaine côtière du Pacifique. L'escarpement du relief actuel, les failles et les plissements d'où résultent de nombreuses gorges et vallées sont dus à des événements volcaniques du tertiaire et du quaternaire (Lopez Ramos, 1979). Les altitudes vont du niveau de la mer jusqu'à 3 000 m, où culminent les sommets, d'où une grande diversité des températures : dans les basses terres, au mois de mars à midi, le thermomètre atteint 40 °C, tandis que sur les hauts plateaux, à environ 2 000 m, il gèle la nuit de novembre à janvier. Les précipitations, elles aussi, se répartissent de manière inégale : de 1 000 à 1 500 mm par an sur la plaine côtière, de 1 500 à 2 600 mm sur le versant pacifique de la Sierra Madre del Sur, dont les sommets retiennent les nuages en provenance de l'océan, de 700 à 1 000 mm sur les hauts plateaux et de 300 à 700 mm vers l'intérieur des terres (INEGI, 1984). Néanmoins, bien que la partie méridionale du pays mixtèque soit beaucoup plus humide que la partie septentrionale, la région toute entière est appelée en langue mixtèque *Nu Savi*, la Terre de la Pluie, et était nommée par les Aztèques *Mixtecapan*, la Terre des Nuages. La végétation varie en fonction des

micro-climats : forêts de pins et de chênes dans les hautes terres, au-dessus de 2 000 m, forêts tropicales dans les basses terres, au-dessous de 1 000 m, forêts mésophiles de montagne sur les altitudes intermédiaires. Il subsiste cependant peu de forêts dans les basses terres, où les terres agricoles et les pâturages ont pris le dessus. La déforestation a été très importante entre le XVI^e et le XVIII^e siècle dans les grandes vallées du nord de la région, où se concentraient les activités économiques des colons espagnols, aussi cette zone est-elle totalement érodée aujourd'hui (Pastor, 1987). Le système traditionnel vivrier de la *milpa*, culture de maïs-haricot-courge (*Zea mays* – *Phaseolus spp.* – *Cucurbita spp.*), prédomine dans l'ensemble de la région. Dans la partie humide, la *milpa* coexiste avec des cultures de rente : le café sur les versants humides, le coton et le sésame vers la côte, où l'on pratique également l'élevage des bovins. Tout en ayant parcouru l'ensemble du pays mixtèque, j'ai centré la plupart de mes recherches sur San Pedro Yosotato, un village producteur de café situé sur le versant pacifique, à la transition entre les hautes et les basses terres.

Les habitants

Les premières traces d'occupation de cette région remontent à 7 000 ans avant J.-C. (Spores, 1984). L'archéologue Winter (1986) émet l'hypothèse qu'il y a eu une continuité dans le peuplement du pays mixtèque (et des régions adjacentes). Il suggère que les premiers occupants parlaient une langue de famille otomange, qui se serait diversifiée à partir de 4400 avant J.-C. en divers groupes, parmi lesquels le proto-mixtecan dont dérivent les langues indigènes parlées actuellement en pays mixtèque : le mixtèque comptait en 1990 près de 400 000 locuteurs (dont 150 000 résidaient hors de la région), le chocho-popoloca et le triqui près de 15 000 chacun et l'amuzgo près

de 30 000 (INEGI, 1992). Ces langues sont elles-mêmes divisées en dialectes, dont la diversification s'est accentuée jusqu'à l'heure actuelle (Josserand, 1983). Les Aztèques ont progressivement conquis, entre le XIV^e et le début du XVI^e siècle, diverses seigneuries mixtèques (Spores, 1984). Ils ont laissé peu de traces dans les langues et les populations locales, mais la marque de leur passage reste jusqu'à aujourd'hui dans les toponymes. Leur conquête fut interrompue par celle des Espagnols, qui ont pour leur part totalement bouleversé le peuplement, la structure sociale, les langues et les coutumes des habitants. La proportion de colons espagnols n'a néanmoins jamais dépassé 10 % de la population de cette région, qui était au moment de la Conquête densément peuplée par des agriculteurs sédentaires (Pastor, 1987). En dépit des métissages culturels et biologiques, c'est le fond indigène qui prédomine. Toutefois la langue espagnole l'a parfois emporté sur les langues indiennes, surtout après l'Indépendance du Mexique, en 1821, époque à laquelle les colons sont devenus mexicains et ont dès lors été classés comme « métis » (*ibid.*). Actuellement, les sources officielles établissent une distinction entre locuteurs d'espagnol, considérés comme « métis » (*mestizos*), et locuteurs de langues indigènes, considérés comme « indiens » (*indígenas*). La population actuelle du pays mixtèque est ainsi composée de « métis » et « d'indiens », mais dans de nombreux villages « métis », on parlait encore une langue indienne il y a quelques générations. Le village où j'ai mené mes recherches est peuplé à la fois de locuteurs d'espagnol et de mixtèque (presque tous bilingues) et ces derniers tendent à ne plus transmettre leur langue maternelle à leurs enfants. De plus, de nombreux individus se déclarent alternativement « indien » ou « métis » selon les circonstances. Pour plus de simplicité, je me référerai ici aux « Mixtèques » en général en tant qu'habitants du pays mixtèque, participant de la

culture mixtèque, sans distinction de leur langue d'usage.

L'espace et les communications : de l'horizon de la vallée au Norte

Le relief du pays mixtèque tend à séparer les villages et les gens. Les dialectes divergent d'un village à l'autre, et plus encore d'une vallée à l'autre. En y mettant un peu de mauvaise volonté, les habitants peuvent même affirmer qu'ils ne comprennent pas leurs voisins et ils utilisent alors l'espagnol comme langue véhiculaire. Plus les conflits de terre sont aigus entre deux villages, moins les habitants communiquent et se marient entre eux et plus les dialectes se différencient.

En pays mixtèque, comme ailleurs au Mexique, tout est prétexte à un déplacement : des achats à faire, une visite à un médecin ou un guérisseur, une fête patronale ou familiale. Les gens se déplacent cependant en fonction de certains trajets. Seuls les gens qui se livraient à un commerce particulier traversaient autrefois l'ensemble de la région, en transportant leurs marchandises à dos de mule. Ils établissaient alors des relations de parenté rituelle (*compadrazgo*) dans des villages qui leur servaient de relais (1). Depuis la construction des routes, il est plus courant d'emprunter des cars ou des camions. Il existe néanmoins quelques commerçants ambulants, dits *chirinos*, qui circulent encore avec leurs mules sur les chemins de montagne ainsi que des individus qui empruntent occasionnellement ces trajets. Autrement, de nombreux habitants ne vont au-delà de leur vallée qu'en empruntant les routes qui mènent aux bourgs les plus proches, et de là éventuellement à Mexico, en

Basse-Californie ou aux États-Unis (*el Norte*), lieux où de nombreux Mixtèques ont émigré.

L'orientation : le haut et le bas

Sur ces terres montagneuses, les habitants s'orientent toujours en fonction du haut et du bas (Katz, 1991). Ils habitent soit dans les hautes terres (au-dessus de 2 000 m environ), dites « terres froides » (*tierra fría / ñu vixi*) à cause de leur climat, soit dans les basses terres (au-dessous de 1 000 m environ) dites « terres chaudes » (*tierra caliente / ñu i'ni*). S'ils occupent une zone intermédiaire (il s'agit en général de versants), ils disent que la température y est tiède (*vishi*) et qu'il n'y fait ni trop chaud, ni trop froid. En tout cas, ils ne sont jamais établis en un lieu extrême, tout en haut ou tout en bas, mais toujours entre le haut et le bas. Personne n'occupe les hauts sommets et jusqu'à l'installation d'anciens esclaves noirs dans la plaine côtière, encore occupée par leurs descendants, personne n'habitait dans cette fournaise que les Mixtèques actuels assimilent à l'enfer (Flanet, 1982). Les habitants des hautes terres tendent d'ailleurs à craindre ceux des basses terres en général.

Le sauvage et le domestique, l'identité et l'altérité

Les espaces escarpés, pentus et sauvages du paysage, appelés *monte* (en mixtèque *ku'u*), sont considérés comme laids (*feo / kini iyo*), comme mentionné ci-dessus. Le *monte*, la « brousse », c'est ce qui est en dehors du contrôle humain, les espaces naturels qui n'ont pas été transformés. Les animaux et les plantes de *monte* sont ceux qui se reproduisent sans l'intervention de l'homme. *Feo* n'implique pas uniquement une notion esthétique ; ce terme peut aussi se traduire par « mauvais ». Ainsi, des animaux sauvages et dangereux tels les serpents sont perçus comme des *animales feos* et les mauvaises routes sont des *caminos feos*.

1. Le *compadrazgo* ou compérage est la relation établie entre les parents d'un enfant et les parrains de celui-ci. Le *compadrazgo* est originaire d'Europe où cette relation a perdu l'importance qu'elle avait au Moyen-Âge.

Les espaces plats, tout comme les espaces anthropisés en général (maisons, villages, villes, routes, champs), sont considérés comme « beaux » ou bons (*bonito / vii iyo*). Avant de construire une maison, on aplanit tout d'abord le terrain, on le rend « beau ». On anthropise les pentes en y défrichant la végétation spontanée pour semer du maïs, plante décrite comme anthropomorphe. Néanmoins, champs, villages et routes qui mènent aux mers et aux antres sont souvent situés dans les montagnes, si bien que, selon le contexte, on peut aussi les assimiler aux espaces sauvages.

Pour les citadins métis et les habitants des vallées, tous ceux qui vivent dans la montagne (*cerro / yuku*) sont des « indiens » (*indios*), c'est-à-dire ne sont pas civilisés (Katz, 1991) (2). Tout est relatif, tout fonctionne selon des gradients. Pour les Indiens de la montagne, ceux qui vivent dans les villages les plus à l'écart des voies de communication sont « plus indiens » qu'eux (« *Son más indios que nosotros* »). De la même manière, à l'époque préhispanique, les nobles (*yya* ou *to'o*) vivaient dans des centres cérémoniels situés sur les piémonts, tandis que les paysans, qu'on appelait *tay yuco*, « les hommes de la montagne », ou *tay ñuhu*, « les hommes de la terre », vivaient en habitat dispersé dans la montagne (Pohl, Byland, 1990). Aujourd'hui, dans leur discours face aux métis, aux citadins ou aux étrangers (également appelés *to'o*), les paysans mixtèques disent appartenir à ce monde « laid » et sauvage de la montagne (Katz, 1991). « *Comment avez-vous eu le courage de venir jusqu'ici, dans un endroit aussi laid, dans la brousse, avec les Indiens ?* », me

demandait-on (« *¿Cómo se animó Usted a venir aquí, en un lugar tan feo, en el monte, con los indios ?* »). Eux-mêmes se disent laids, tandis que les étrangers sont beaux. Ils se dénomment également *ñiwí yuku*, « les gens de la montagne », ou *ñiwí ku'u*, « les gens de la brousse ». Comme l'a montré Bonfil Batalla (1987), cet auto-dénigrement est propre à tous les Indiens du Mexique ; de plus, tous les Mexicains dévalorisent ce qu'il y a d'indien en eux. Ces sentiments ne sont toutefois pas sans ambivalence.

Si l'on approfondit la question chez les Mixtèques, on s'aperçoit que l'homme ordinaire, le paysan mixtèque, ne peut pas, en réalité, être du côté du *monte* (Katz, 1991). En mixtèque, le paysan est appelé *tee sahan tiñu yuku*, « l'homme qui travaille le *monte* ». Son rôle est de transformer le *monte*, de le défricher et de le travailler pour y produire des plantes dont il se nourrira, ainsi que d'aplanir le terrain pour construire la maison qui l'abritera. Le *monte* couvert d'arbres conserve le froid et l'humidité, tandis que le champ sur brûlis exposé au soleil devient « chaud », tout comme la maison où se consume le feu du foyer. La maison (*ve'i*) est le lieu de la famille (*ta'a ve'i*) ; or c'est sur la famille et la communauté (*ñu'u*, « la terre »), constituée d'un groupe de maisons, de foyers liés entre eux par la parenté réelle ou rituelle que repose l'identité, tandis que le *monte* représente l'altérité. Citadins, étrangers, Espagnols et nobles anciens – tous désignés en mixtèque par le terme *to'o* – font partie de « l'autre côté » (*el otro lado*), de « l'autre monde » (*el otro mundo*), le monde souterrain et céleste auquel on accède par le *monte*, le monde de l'abondance originelle, dont ils captent directement les richesses, sans nécessité de travailler (*ibid.*) (3). Le seul travail réel (*tiñu*) est en effet celui de la terre. Mais le champ sur brûlis ne restera pas ouvert plus de deux ans. Il retournera au *monte* qui sera ensuite à nouveau défriché (4). Le beau redeviendra laid, tout comme

2. *Indio* est devenu un terme méprisant, si bien que les organismes officiels et les ethnologues mexicains emploient à la place le terme *indígena* (« indigène » ; cf. ci-dessus). En pays mixtèque, *indio* s'oppose à *gente de razón* (« gens de raison »), tandis qu'ailleurs on dit « métis » (*mestizo* ou *ladino*). En mixtèque, les « Indiens » sont désignés par *ñu savi* (les Mixtèques) ou parfois *ñu la'vi* (« les gens pauvres »).

le laid peut redevenir beau. Chaque type d'espace n'a de sens que dans sa complémentarité et son alternance avec l'autre. Tout doit se recycler.

Les êtres surnaturels de l'autre monde

Le *monte* est un endroit où le monde des humains et celui du surnaturel peuvent entrer en contact. Chaque être humain a un double animal (*nahual / kit̄ nuvi*) qui vit dans le *monte*, qui naît et meurt en même temps que lui. Il arrive qu'on le rencontre. Un jour, des femmes qui se rendaient au champ de café trouvèrent un petit faon qu'elles voulurent tuer pour le manger. Elle lui assenèrent un coup de bâton. Le faon se mit à vomir du sang et mourut. Lorsque l'une d'elle rentra chez elle le soir, le plus jeune de ses enfants se mit à vomir du sang et mourut. Elle comprit que c'était son *nahual* qu'elle avait trouvé dans le *monte*.

Dans « l'autre monde » règnent des divinités ou génies du territoire aujourd'hui identifiés à des saints chrétiens. Ils sont les maîtres d'un espace ou d'un élément. À San Pedro Yosotato, saint Eustache est le « maître du *monte* » (*el dueño del monte / ii to'o yuku*), sainte Christine la « maîtresse de la terre » (*la dueña de la tierra / ii to'o ñu'u*)⁽⁵⁾. Selon les villages, saint Marc, saint Jacques, saint Pierre, sainte Barbe ou saint Antoine sont des saints de la pluie. En principe, on ne défriche pas le *monte* sans en demander la permission à saint Eustache, et les rogations pour obtenir la pluie

se font par des processions aux saints concernés ou encore par des offrandes dans des grottes ou au sommet des montagnes ; il arrive enfin qu'on cherche à se concilier les bonnes grâces de sainte Christine. *A priori*, ces saints sont protecteurs, mais s'ils ne sont pas satisfaits ils peuvent nuire ; au contact des éléments – terre, eau, feu –, les hommes sont alors saisis d'une « frayeur » (*espanto*) qui peut provoquer une maladie. Nombreuses sont les frayeurs contractées près des cours d'eau, du foyer ou dans les bains de vapeur (bains thérapeutiques préconisés après l'accouchement, et qui combinent la force de l'eau et du feu). Les frayeurs du foyer ou du bain de vapeur, par exemple, se soignent par des offrandes et des prières à sainte Christine ; il importe également d'éviter de souiller certains lieux comme les cours d'eau, afin de ne pas courroucer les divinités. Un jour, trois femmes rencontrèrent, sur leur chemin, dans le *monte*, un homme assis de manière pensive. Il tendit à l'une d'elle unealebasse pleine d'eau qu'elle but. Le soir, elle se mit à avoir froid à l'œil et cette sensation ne put disparaître ; finalement elle perdit cet œil : elles avaient rencontré saint Eustache, qui peut transmettre le froid du *monte*.

Il est d'autres êtres surnaturels que l'on risque de rencontrer dans le *monte*, ce sont les vents (*tachi*) (Katz, sous presse). Certains lieux sont plus dangereux que d'autres : les abords des grottes, les ravins, éventuellement les cours d'eau, les croisées de chemins et les « lieux chargés » (*lugares pesados*), où quelqu'un est décédé, généralement d'une mort violente (assassinat, noyade, etc.). Les heures les plus dangereuses sont midi et minuit, le zénith et le nadir (à minuit, le soleil est à l'opposé du zénith dans le monde souterrain). Ainsi, à midi et minuit, évite-t-on de passer en ces lieux ou de balayer, car le balayage est le mouvement du vent⁽⁶⁾. Le « mauvais vent » (*tachi shee*) émane de l'intérieur de la montagne et sort par les grottes. Mais à midi ou à minuit, il happe les

3. Pour ce qui est des richesses du *monte*, il existe de nombreuses croyances bâties autour de trésors enfouis dans la montagne. Concernant les étrangers dans l'autre monde, les États-Unis sont appelés « *el otro lado* », « l'autre côté ». Cela semblait tout à fait cohérent aux Mixtèques qu'il fasse nuit en France pendant qu'il fait jour chez eux, puisque mon pays se situait forcément dans l'autre monde.

4. Le temps de jachère, qui était autrefois de 15 ans, est réduit à 5 ans depuis environ 30 ans.

5. *ii to'o* signifie « maître divin ».

gens vers l'entrée des grottes où ils risquent de disparaître. Certaines grottes sont d'ailleurs appelées « trou du vent ». Le mauvais vent peut aussi se manifester sous une forme humaine, telle celle d'une femme séductrice, dite la *bandolera*, que les hommes rencontrent au bord d'un chemin, ou plus fréquemment encore celle d'un homme généralement blanc avec un grand nez et un grand chapeau, parfois à cheval et qui n'est autre que le diable (*el diablo / tachi*); dans certaines régions, on l'appelle d'ailleurs le *gachupín*, l'Espagnol (7). Très souvent, les gens tombent malades à la suite de ces rencontres.

La terre et le monde souterrain

Pour les Mixtèques, la terre est un être vivant dont le corps est féminin. Le sol est sa chair, les roches sont ses os, les rivières ses veines, les gorges son vagin (Monaghan, 1987). L'intérieur de la montagne est son ventre, plein de facultés génésiques. Divers mythes d'origine relatent que les premiers hommes sont sortis de la terre. Dans le village de Santiago Nuyoo, l'on dit qu'après avoir traversé un tunnel sous la montagne, ils émergèrent en un lieu appelé *soko usha*, « les sept matrices » (*ibid.*). Il en fut de même pour les plantes, et ainsi les « fourmis mulésières » (*las arrieras*) auraient-elles apporté aux hommes les premiers grains de maïs provenant d'une grotte dans la montagne. Les semences (*tata*) portent le même nom que « les ancêtres » qui résideraient également dans le monde souterrain et présideraient à l'abondance. Selon un autre mythe commun en

Méso-Amérique (López Austin, 1990), lorsque le soleil sortit pour la première fois, les ancêtres païens entrèrent dans des grottes où ils moururent et c'est pourquoi on y trouve parfois des ossements (8). Les grottes sont le lieu des origines, le lieu des ancêtres, le sein de la terre où l'on retourne après la mort (9). C'est également dans les entrailles des plus hautes montagnes, sombres, froides et humides, que les nuages se condenseraient, avant de remonter sur les cimes et de retomber en pluie (Katz, sous presse), la pluie étant perçue comme un « liquide fécondant qui fait pousser les plantes dans la matrice terrestre » (Monaghan, 1987). Le cycle de la pluie est semblable au cycle de la vie : la fertilité, l'abondance, la vie proviennent du monde des morts, la mort se recycle en vie, tout comme la vie mène à la mort ; la pluie vient de la terre mais à son tour, la terre vient de la pluie (Katz, *ibid.* ; Monaghan, *ibid.*).

Les Mixtèques sont ancrés à leur terre, qu'ils occupent depuis la nuit des temps, terre vivante, animée, dont toutes les marques du paysage sont chargées de sacralité ; « c'est de la terre que nous tirons notre force », disent-ils. Ils sont prêts à se battre pour défendre les limites de leur territoire contre leurs voisins, tout comme ils se battent pour leurs femmes. Les conflits pour la terre, qui ont atteint un paroxysme lors de la Révolution de 1910, ne connaissent pas de trêve depuis plusieurs siècles. Mais l'ancrage n'exclut pas la mobilité. Les Mixtèques se déplacent constamment et nombreux sont ceux qui ont émigré, des bourgs voisins de leur village jusqu'au Norte. Ils savent souvent s'adapter à leur nouvel environnement, mais la nostalgie

6. D'après des croyances anciennes recueillies au moment de la Conquête sur le Plateau Central, le vent précède le soleil et balaie son trajet. En pays mixtèque, j'ai eu l'occasion d'observer une femme ordonner à sa petite-fille d'arrêter de balayer pendant un instant car le soleil passait au zénith.

7. Cela confirme bien que les étrangers viennent de l'autre monde.

8. En fait, les nobles étaient enterrés dans des grottes.

9. On n'enterre plus les défunts dans les grottes, mais dans la terre. Le tombeau est considéré comme « notre vraie maison », la maison étant elle-même un symbole matriciel.

est toujours là. Bien des migrants envoient de l'argent au pays et leur premier souci est d'arriver à faire construire, par leur coopération, une mairie glorieuse et monumentale. « *Tan lejos estoy del suelo donde he nacido... quisiera llorar, quisiera morir de sentimiento* " (" si loin du sol où je suis né... je souhaiterais pleurer, je souhaiterais mourir de tristesse »), telles sont les paroles de la *canción mixteca*, « la chanson mixtèque », un classique du répertoire populaire mexicain. Quelle que soit la manière dont évoluent leur culture et leur identité, c'est dans la terre que celles-ci se forgent.

BIBLIOGRAPHIE

- Bonfil Batalla (G.), 1987. *México profundo, una civilización negada*. CIESAS/SEP, Mexico.
- Flanet (V.), 1982. *La maîtresse mort. Violence au Mexique*. Berger-Levrault, Paris.
- INEGI, 1984. *Carta de precipitación total anual, 1 : 1 000 000, México & Datos de precipitación total mensual y anual de las estaciones meteorológicas*. SPP-INEGI (Instituto Nacional de Estadística, Geografía e Informática), Mexico.
- INEGI, 1992. *XI Censo general de población y vivienda, 1990*. INEGI (Instituto Nacional de Estadística, Geografía e Informática), Mexico.
- Josserand (J. K.), 1983. *Mixtec dialect history. Proto-mixtec and modern Mixtec text*. PhD Thesis, Tulane University, University Microfilms International, Ann Arbor (Michigan).
- Katz (E.), 1991. « Représentation de l'environnement et identité chez les Mixtèques du Mexique ». *Écologie humaine*, 9 (2) : 25-37.
- Katz (E.), sous presse. « Rites, représentations et météorologie dans la Terre de la Pluie (Mixteca, Mexique) ». In E. Katz, A. Lammel, M. Goloubinoff (eds), *Entre ciel et terre : l'homme et le climat*. Orstom, Paris.
- López Austin (A.), 1990. *Los mitos del tlacuache*. Alianza, Mexico.
- López Ramos (E.), 1979. *Geología de México*, T. 3. CICH, Universidad Nacional Autónoma de México, Mexico.
- Monaghan (J.), 1987. « *We are people who eat tortillas* » : *Household and community in the Mixteca*. PhD in Anthropology, University of Pennsylvania, University Microfilms International, Ann Arbor (Michigan).
- Pastor (R.), 1987. *Campesinos y reformas : La Mixteca, 1700-1856*. El Colegio de Mexico, Mexico.
- Phol (J.), Byland (B.), 1990. « Mixtec landscape perception and archeological settlement patterns ». *Ancient Mesoamerica*, 1 (1) : 113-132.
- Spores (R.), 1984. *The Mixtecs in ancient and colonial times*. University of Oklahoma Press, Norman.
- Winter (M.), 1986. « La dinámica étnica en Oaxaca prehispanica ». In Barabas, Alicia & Miguel Bartolomé (eds), *Etnicidad y pluralismo cultural. La dinámica étnica en Oaxaca*. Instituto Nacional de Antropología e Historia, Mexico : 97-142.

